

LE PREMIER LIVRE DES ÉCRIVAINS

Philippe Delerm

« Pendant neuf ans, j'ai envoyé en vain des manuscrits par la Poste. J'ai commencé à écrire dès l'âge de 25 ans et j'ai dû attendre mes 34 ans pour être, enfin publié. Je ne connaissais absolument personne dans le milieu de l'édition. Je n'avais que la Poste comme porte d'entrée... J'envoyais régulièrement mes manuscrits à une ou deux maisons (jamais plus) et j'attendais qu'ils me reviennent. Le plus souvent, ils étaient accompagnés des fameuses lettres de refus (ou d'encouragement) tant bannis par les jeunes auteurs... Jusqu'au jour où Gallimard m'a contacté. C'était en 1980. J'étais chez le médecin lorsque ma femme m'a prévenu que la célèbre maison cherchait à me joindre : elle voulait me rencontrer. J'étais fou de joie surtout lorsque j'ai appris que mon manuscrit avait été lu par Pascal Quignard lui-même et défendu en comité de lecture, par Le, Clézio en personne ! Mais, malheureusement cela n'a pas suffi... Claude Gallimard l'avait également lu mais ne l'avait pas aimé. L'affaire était donc classée. Et moi, j'étais littéralement bouleversé ! Je garde aujourd'hui encore un souvenir épouvantable de cette expérience. On m'avait fait venir plusieurs fois dans les locaux de chez Gallimard ; des auteurs célèbres vantaient les mérites de mon travail et du jour au lendemain plus personne ne s'intéressait à moi ! J'en suis ressorti complètement déprimé. Au point que lorsque les Éditions du Rocher m'ont téléphoné en 1983 pour m'annoncer que mon manuscrit avait retenu toute leur attention je n'y ai pas cru un instant. J'avais eu le temps d'écrire quatre livres sans qu'un seul d'entre eux ne soit édité... Je ne pouvais pas m'imaginer que cette fois-ci, c'était la bonne ! Mais avec le recul, je me rends compte que l'attente est finalement, dans ce milieu, plutôt monnaie courante. Richard Joris, par exemple, un écrivain fameux des années quatre-vingt-dix, avait écrit 18 livres avant d'être publié ! Yves Navarre, qui avait reçu en 1980 le prix Goncourt, avait lui aussi écrit 11 livres avant d'être publié ! Les exemples ne manquent pas... Mais mon aventure éditoriale ne s'arrête pas là ! Quelques années plus tard, je connus une envolée mémorable... Et pourtant, là encore l'aventure fut rocambolesque ! À l'époque, j'écrivais régulièrement dans la revue *NRF* pour Jacques Réda. À sa retraite, il confia mes différents textes au directeur des Éditions de L'Arpenteur en lui disant : « Regarde ces textes et dis-moi ce que tu peux en faire, ». Après avoir jeté un coup d'œil, il eut l'idée (fameuse) de publier mes textes sous forme de recueil. Une décision que j'ai aussitôt approuvée puisque je venais de publier quelques mois auparavant un autre, recueil intitulé : *Le Bonheur : tableaux et bavardages*. Néanmoins, je ne m'attendais pas à un tel succès ! L'out le monde me disait que les nouvelles ne marchaient déjà pas, alors un recueil de textes courts, ce n'était même pas la peine d'y penser... Eh bien, grosse erreur ! *La Première Gorgée de bière* fut un véritable succès en librairie et fit revivre tous mes anciens livres. En effet, j'en ai vendu plus d'un million d'exemplaires et aujourd'hui encore, l'ouvrage part à plus de 500 exemplaires par semaine. Une belle récompense après tant d'années d'acharnement... »

Sylvie Germain

« Mon premier manuscrit était un ensemble de nouvelles, et je savais que les nouvelles – surtout écrites par un auteur encore, totalement inconnu – n'avaient aucune chance d'être, publiées, mais je voulais juste recevoir un avis critique. J'ai alors simplement ouvert l'annuaire et envoyé mon manuscrit à trois maisons d'édition. Après un certain temps (pendant lequel j'avais déjà commencé à écrire mon premier roman, la passion de l'écriture s'étant d'emblée bien installée en moi), j'ai reçu deux réponses négatives, sans autre commentaire que le fait qu'ils ne publiaient pas de nouvelles, mais la troisième réponse, également négative et pour les mêmes raisons, était un peu commentée et encourageante: l'auteur de cette réponse était Roger Grenier, de chez Gallimard. C'est pourquoi, lorsque mon premier roman a été achevé, j'ai envoyé – toujours par la Poste – ce nouveau manuscrit chez Gallimard, à l'attention de ce lecteur attentif et courtois qui avait pris la peine (le me lire et de me répondre. La réponse a beaucoup tardé, du fait de désaccords parmi les lecteurs du comité de lecture, (ce qui ne m'a pas empêchée d'écrire, un deuxième roman pendant ce temps-là), mais une fois encore Roger Grenier a défendu mon manuscrit qui a fini par être édité. »

Philippe Grimbert

« Mon entrée dans le monde éditorial est une histoire à deux vitesses. Dès l'adolescence, j'ai commencé à écrire des romans de jeunesse beaucoup trop ambitieux. Je voulais tout dire, aborder tous les sujets, tous les thèmes, dans un style volontairement hermétique. J'étais indigeste et donc impubliable. Les nombreuses lettres de refus des éditeurs me l'ont rapidement fait comprendre : "Nous avons lu avec intérêt votre manuscrit, niais, malheureusement il ne correspond pas..." Bref, le coup de poignard dans la poitrine que reçoivent tant d'auteurs qui veulent être publiés. J'ai alors décidé de faire un détour. J'ai mis mon désir d'écrire des romans de côté et j'ai commencé à rédiger des essais de psychanalyse, qui est ma spécialité. Et cela s'est passé beaucoup plus facilement ! En effet, peu d'éditeurs regorgent de ce type de manuscrits. C'est ainsi que Michel Archimbaud, éditeur aux Belles Lettres, a publié, *La Psychanalyse de, la chanson*, mon premier essai. Puis s'en sont suivis trois autres. Tous publiés sans aucune difficulté. Alors bien sûr, j'avais beau écrire ces ouvrages avec beaucoup de plaisir, le romancier frustré était toujours au *fond* de moi. Et puis un jour, j'ai cédé à la tentation : j'ai écrit un autre roman intitulé *La Petite Robe de Paul*. Un sujet d'une extrême simplicité qui tranchait complètement avec mes folles ambitions d'adolescent. J'ai donc envoyé ce roman par la Poste aux plus grandes maisons d'édition (une dizaine environ) en pensant naïvement que le fait d'avoir été publié, en tant qu'auteur d'essai allait m'ouvrir toutes les portes des maisons d'édition. Eh bien pas du tout ! Ces deux univers sont particulièrement étanches... J'ai alors pensé que glisser dans l'enveloppe du manuscrit une petite lettre expliquant que j'avais déjà publié des essais allait me mettre sur le haut de la

pile. Mais là encore, c'était une erreur ! J'ai à nouveau commencé à recevoir des lettres de refus. J'étais très déçu. Et au moment où je commençais à me dire, que c'était fichu, je reçois un coup de téléphone de Martine Boutang, éditrice chez Grasset, qui nie dit : "Je viens de lire, votre manuscrit, je l'adore, voulez-vous être, publié chez Grasset ?" Comme quoi il ne faut jamais baisser les bras... À la sortie du bouquin, j'ai eu des critiques dans tous les magazines, j'ai vendu environ 15000 exemplaires et j'ai reçu le prix du premier roman à Chambéry ! Se faire, éditer, c'est bien entendu avoir du talent mais aussi de la chance ! Si mon manuscrit était tombé sur un autre bureau chez Grasset, je ne suis pas certain que j'aurais eu la même réponse ! Il se trouve que Martine Boutang a été sensible à mon livre, l'a défendu dans la maison et qu'Olivier Nora, directeur chez Grasset, l'a lu, l'a aimé et a décidé de ne pas le passer cri comité de lecture mais de le publier tout de suite. Une exception rarissime ! Il ne faut donc jamais désespérer... Il faut toujours compter sur la chance, le coup de foudre de quelqu'un pour ce que vous avez écrit. Ensuite, deux ou trois ans plus tard, j'ai écrit *Un secret*. Mais cette fois-ci, je n'ai pas eu besoin de trouver un éditeur puisque c'est Martine Boutang qui l'a à nouveau lu, aimé et qui a décidé de l'éditer. Et ça a été un véritable succès ! Mais l'aventure, c'est tout de même le premier livre... je reste persuadé qu'un bon roman peut passer entre les mailles du filet, tomber sur la mauvaise table et ne pas se faire éditer. Il faut savoir que les éditeurs lisent énormément de manuscrits et qu'évidemment il faut qu'ils aient un coup de cœur, que quelque chose les accroche. Il y a une grosse part de subjectivité, mais si vous êtes vraiment fait pour ça, vous ne devez jamais baisser les bras ! Vous devez persévérer. »

Patrice Juiff

« Un jour, l'un de mes très bons amis a lu par hasard une nouvelle que je venais d'écrire. Il était tellement enthousiaste qu'il a décidé de la donner en lecture à un éditeur de chez Plon qu'il connaissait personnellement. J'étais un peu surpris, n'ayant aucune prétention littéraire. Je n'avais d'ailleurs jamais rien envoyé à une maison d'édition. L'écriture n'était pour moi qu'un vieux rêve inaccessible. Mais, je l'ai tout de même laissé, faire. Pensant que, de toute façon, il ne se passerait pas grand-chose puisque nia nouvelle n'était même pas achevée ! Eh bien, l'éditeur a flashé dessus ! Il m'a demandé cependant de la terminer... Chose que j'ai faite aussitôt ! Par la suite, nous nous sommes rencontrés et il m'a dit qu'il ne pouvait pas, bien entendu, publier une seule nouvelle. Il fallait donc que je poursuive mon travail. Il m'a alors offert deux possibilités : soit écrire un recueil de nouvelles, soit transformer ma nouvelle en roman. Après quelques semaines de réflexion, j'ai finalement opté pour la seconde. Une fois achevé, je lui ai donc envoyé mon texte mais cela ne lui a pas plu. Je m'étais, en effet, trop éloigné, du sujet d'origine. Le manuscrit est alors tombé aux oubliettes.

Quelques années plus tard, j'ai écrit un nouveau roman *Frère et sœur* à partir d'un fait divers. Je lui ai envoyé et il m'a immédiatement dit « Banco ! celui-là on l'édite ! » J'étais très heureux, en plus les ventes ont été tout à fait honorables pour un premier roman et la presse a bien accueilli mon travail. Ensuite, mon éditeur m'a mis un peu

de pression. Comme mon livre avait eu du succès, il tenait absolument à ce que j'en écrive un autre pour la prochaine rentrée littéraire. Je n'avais que quelques mois devant moi... Je me suis donc pressé et je lui ai rendu un second roman intitulé, *Kathy*. Mais, il était déçu. Il y avait, d'après lui, beaucoup de corrections à faire. J'ai alors retravaillé le manuscrit pendant les vacances, mais, finalement, il a refusé de le publier ! Je n'ai pas bien compris pourquoi... Quoi qu'il en soit, je ne me suis pas laissé abattre. J'ai renvoyé mon texte par la Poste à d'autres maisons d'édition. Et j'ai été contacté, par Albin Michel ! Aujourd'hui, je suis très heureux d'être un auteur de cette si prestigieuse maison et je suis ravi des liens que j'entretiens avec mon nouvel éditeur. »

Yasmina Khadra

« J'étais encore Cadet à l'école militaire de Koléa (Algérie) quand j'ai fini mon premier recueil de nouvelles *Houria*. J'avais 17 ans. J'ai attendu de rejoindre l'académie inter-armes pour oser le soumettre à l'unique éditeur de mon pays (ENAL, appartenant à l'État). C'était en 1976. Après deux rapports de lecture favorables, il m'a fallu patienter huit ans pour le voir enfin publié. Le livre est sorti en catimini. Je l'ai découvert tout à fait par hasard dans une librairie, à Oran. Avant cette publication, j'avais d'autres manuscrits dans les tiroirs de l'ENAL Ils attendront entre quatre et neuf ans pour voir le jour. Parallèlement, j'en avais envoyé quelques-uns à des éditeurs parisiens. Jamais à plus de trois : généralement Gallimard, le Seuil et Robert Laffont. Gentils refus, parfois avec des encouragements que je prenais pour argent comptant. Comme je n'envoyais qu'une copie à la fois, j'attendais une première réponse puis, je passais au deuxième éditeur et après le refus de ce dernier, je m'orientais vers le troisième. Si le manuscrit était rejeté par les trois éditeurs, je le brûlais systématiquement. Cela a duré des années, et une bonne dizaine de manuscrits a subi le même sort. En 1988, c'est un ami français qui s'est chargé de défendre mon texte *Les Califes de l'Apocalypse* auprès des éditeurs français. En vain. Mon histoire, racontait ce qui allait se déclencher quelques années plus tard en Algérie - la guerre intégriste - et aucun éditeur, pas même Julliard, ne lui avait accordé, le moindre crédit. En 1995, j'ai soumis *Morituri* (par voie postale et sans recommandations) à Patrick Raynal, chez Gallimard, qui décide de le publier. Les événements du RER s'en mêlèrent. Difficile de publier un livre aussi virulent, écrit par un auteur caché, voire indéfinissable. Le roman fut ballotté d'une main à l'autre avant d'échouer chez Baleine qui l'édite en 1997. L'accueil médiatique fut très encourageant, et depuis, l'aventure continue. »

Blandine Le Callet

« Un jour, alors que j'allais avoir 35 ans, j'ai réalisé que je n'avais toujours pas accompli mon rêve : publier un roman. Je me suis dit qu'il était temps d'avoir le courage, de me confronter à la réalité, et d'aller jusqu'au bout d'un projet. J'avais depuis des mois dans la tête deux ou trois personnages (une femme qui, lors d'une fête, se rend compte qu'elle veut quitter son mari ; une autre qui prend brusquement

conscience du fait que sa grand-mère va bientôt mourir ; un prêtre fatigué qui bâcle une cérémonie de mariage), mais je ne savais pas exactement à quelle structure narrative les intégrer. Puis le personnage du prêtre m'a conduite à l'idée d'écrire, une série de nouvelles dont chacune aurait pour cadre un mariage différent. J'ai poilé au style une attention particulière, quasi obsessionnelle : je voulais une langue simple et souple, sans fioritures, un rythme enlevé, des dialogues assez vifs. J'ai épuré, mon texte. Je l'ai lu et relu, souvent à voix haute pour mieux en éprouver le rythme. C'est comme ça qu'est né *Une pièce montée*.

Le travail a duré un an. J'y ai consacré l'essentiel du temps libre que me laissaient mon travail et ma famille. Comme je suis enseignante, les choses ont été, je l'avoue, bien facilitées par les longues périodes de congés universitaires ! Pour arriver au bout de mon projet, je me, suis imaginé que je devais remporter des défis successifs : d'abord, terminer quelque chose dont je sois satisfaite ; ensuite, que le résultat plaise à mon mari, mon premier lecteur ; puis qu'il plaise à l'amie à qui je l'ai donné à lire, confiante dans son jugement littéraire. J'ai été attentive à ce qu'ils m'ont dit ; j'ai retravaillé en fonction de leurs observations, remanié des phrases et parfois des chapitres entiers. Quand tout a été terminé, j'étais tellement heureuse et fière que je me sentais pleine de courage pour affronter l'étape ultime : la recherche d'un éditeur. J'ai imaginé dans un premier temps envoyer cinquante manuscrits à la fois, et j'ai fait reprographier mon roman en un nombre considérable d'exemplaires. Mais mon amie m'a conseillé, d'effectuer plusieurs vagues d'envois successifs, en commençant par ce que l'on appelle les "grosses" maisons. Là-dessus est paru le numéro spécial de *Lire* intitulé "Comment se faire éditer ?", qui donnait des conseils que j'ai scrupuleusement suivis, entre autres celui d'adresser le manuscrit à un membre précis d'un comité de lecture, plutôt qu'à un comité de lecture, en général. Le plus difficile pour moi qui ne connaissais personne dans le milieu, a été de trouver les noms... J'ai fini par en réunir cinq, dont celui de Jean-Marc Roberts, qui était plusieurs fois cité, dans l'article de *Lire*. J'avoue avoir un moment hésité à lui adresser mon manuscrit. Je me disais qu'après la parution (le l'article, il allait être submergé, d'envois, et que le, mien se retrouverait noyé dans la masse. Heureusement que je n'ai pas renoncé ! J'ai apporté un soin particulier à la lettre qui accompagnait mon texte. (J'ai d'ailleurs appris par la suite qu'elle avait attiré l'attention de Jean-Marc Roberts et éveillé sa curiosité.) J'ai présenté simplement la structure que j'avais choisie pour ce roman, parce qu'elle m'apparaissait comme un élément original contribuant à l'intérêt de l'ensemble. Puis j'ai raconté, en quoi le thème (lu mariage nie semblait intéressant sur le plan romanesque. Enfin, je me suis très brièvement présentée, afin que l'éditeur puisse me "situer". J'ai pris soin de ne pas dépasser une page. Je suis ensuite allée moi-même déposer les manuscrits chez les éditeurs : j'avais peur — je crois que c'est une superstition assez commune chez les aspirants écrivains — qu'ils se perdent par la Poste, et puis j'étais aussi curieuse de voir à quoi ressemblaient les locaux de chaque maison. C'est sûr que l'impression est bien différente, selon qu'on pénètre à l'intérieur du "bunker" Gallimard — hall immense orné, de photos d'écrivains, hôtesse stylées un poil condescendantes —, ou dans la petite cour pavée menant chez P.O.L. ! J'étais dans un état très paradoxal : à la fois tremblante d'être refusée et pleine d'optimisme, sûre que cela finirait par marcher si j'arrivais à frapper

à la bonne porte. Alors que je nie préparais à des mois de démarches, la chance a voulu que tout se fasse très rapidement. La première semaine, j'ai déposé quatre manuscrits — je ne pouvais pas en transporter plus à la fois. La semaine suivante, il ne restait plus qu'un nom sur ma liste : Jean-Marc Roberts, aux éditions Stock. Je suis allée déposer le manuscrit en fin de matinée. La réceptionniste m'a indiqué une pile déjà haute d'au moins quarante centimètres. En posant mon roman sur le dessus, je n'ai pu m'empêcher de lui sourire, un sourire qui voulait dire : "Je sais, des gens comme moi, vous en voyez défiler des dizaines tous les jours !" et je suis sortie en me disant que c'était la dernière fois que je, mettais les pieds dans cette maison. Vous imaginez mon émotion lorsque vers 17 h ce même jour, Jean-Marc Roberts m'a appelée pour me dire qu'il souhaitait me rencontrer. »

Léonora Miano

« *L'Intérieur de la nuit* est mon premier roman publié, mais il n'est pas le premier que j'ai écrit, ni même adressé à des éditeurs.

C'est à l'âge de 16 ans que j'ai commencé à écrire des romans, sans trop les montrer. Il m'arrivait parfois de les faire lire, à des amis. Pendant de longues années, j'ai écrit des romans qui ne me semblaient pas assez intéressants pour être lus. Je cherchais ma langue, ma méthode de composition, mon univers d'auteur. Il fallait posséder tous ces éléments, avant de songer à la publication.

À 30 ans, je me suis sentie prête. J'ai alors adressé, un texte, intitulé *À part*, à trois éditeurs. Deux d'entre eux ont manifesté, de l'intérêt pour mon travail, sans vraiment se dépêcher de me faire une offre, concrète. Le troisième m'a adressé, une longue lettre, manuscrite pour me dire que c'était très bien écrit, mais qu'il n'aimait pas cette narration à la deuxième personne du pluriel, ni la virulence du roman à propos de la misère sociale en France. Plon, qui est mon éditeur actuel, a reçu ce même roman, mais pas par mes soins. (Je n'avais pas pensé à cette maison, dont je ne connaissais pas la production littéraire.) À l'époque, je n'avais pas d'ordinateur. Un vieux copain de lycée était venu me voir avec un ordinateur portable, et m'avait dit : "Tu me dois une carrière d'écrivain. Il faut que tu écrives." Alors que nous étions au lycée, je lui avais fait lire, un de mes textes, et il avait aussitôt cessé, d'écrire lui-même, se disant qu'il ne ferait jamais aussi bien. 11 me le dit encore parfois. J'ai donc tapé *À part* sur son ordinateur, et le lui ai rendu sans effacer le texte. Il l'a imprimé de son côté, et donné à quelqu'un qui était lecteur chez Plon.

Cet éditeur a eu un coup de cœur pour mon écriture, et s'est mis à me contacter souvent pour savoir si j'avais autre chose à proposer. C'est comme ça qu'il a eu *L'Intérieur de la nuit* avant tout le monde. La décision de me publier a très vite été prise, et lorsque la question s'est posée de savoir lequel des deux romans il fallait faire paraître en premier, *L'intérieur de la nuit* l'a emporté. Je n'ai eu aucune objection à ce sujet, puisque *À part*, devait sortir ensuite. Aujourd'hui, c'est moi qui ne suis pas très encline à le laisser paraître. Depuis, mon écriture a mûri. De plus, je sais que j'écrirai encore, y compris sur la société française, et avec le tempérament qu'on me connaît.

Pour revenir à *L'Intérieur de la nuit* qui est le roman qui m'a fait connaître, sa rédaction a été suscitée par un documentaire, sur les enfants de la guerre, dans un pays africain. Un témoignage m'a bouleversée : celui d'un adolescent à qui on demandait pourquoi il était devenu soldat. Il répondait qu'une nuit, une milice était venue dans son village, qu'on avait tué, son petit frère et obligé la population à le manger. C'est cette nuit que j'ai recréée dans mon roman, pour tenter de répondre aux questions qui me sont venues à l'esprit avec ce reportage.

L'écriture du premier jet m'a demandé près de quatre mois de travail quotidien. La correction a été bien plus longue, et c'est toujours la partie la plus ardue. La structure du texte n'est jamais modifiée, car je ne commence jamais un roman sans l'avoir clairement définie. Cela fait partie des préalables à la rédaction, avec le titre et la scène finale qui doit être, connue à l'avance, au mot près. Les corrections portent sur la phrase, sur le rythme, sur le vocabulaire, sur le choix des scènes ou des passages à sacrifier. »

Franck Pavloff

« J'ai écrit mon premier roman lorsque j'étais encore en Afrique. À l'époque, je travaillais à Kinshasa (République démocratique du Congo) et bénéficiais d'énormément de temps libre pour écrire. Une situation qui m'a permis d'achever plus rapidement que prévu le manuscrit de *J'écris pour des collines bleues*. Après l'avoir tapé à la machine et soigneusement corrigé, je l'ai envoyé par la Poste chez Gallimard. Je l'ai adressé personnellement à Simone de Beauvoir car, à cette époque, elle était considérée comme une véritable figure emblématique du Paris littéraire. Moi, je la lisais assidûment ; mon envoi coïncidait d'ailleurs avec la parution de son dernier ouvrage *Tout compte fait*. Puis, j'attendis, le cœur battant, une éventuelle réaction de sa part... Deux mois plus tard, je reçus une lettre. Elle me répondait enfin ! Je n'oublierai jamais ce courrier. Ce papier à lettre, cette écriture et ces mots à la fois si justes et si fermes... Dans cette lettre, Simone de Beauvoir m'annonçait tout d'abord que j'avais "l'étoffe d'un vrai écrivain", poursuivait en énumérant les maladresses de mon manuscrit et terminait en me réclamant un entretien ! Quelques semaines plus tard, nous nous retrouvions donc à Paris dans l'un des mythiques cafés de Saint-Germain-des-Prés. J'étais ravi de la rencontrer mais totalement pétrifié. Au point de renverser sa tasse de thé en la saluant ! Ce jour-là restera gravé, à jamais dans ma mémoire. Cette rencontre a littéralement changé ma vision des choses. Seul un conseil a suffi. Elle m'a dit : "Si vous souhaitez un jour écrire un bon roman vous devez vous contenter de raconter la vie de vos personnages et non la vôtre. Soyez très attentif à cela. Laisser simplement couler de votre crayon leurs histoires." Quelle leçon ! Je suis reparti avec mes personnages sous le bras, littéralement transformé... Le manuscrit n'a finalement jamais été édité, les deux suivants non plus d'ailleurs. Mais mon quatrième roman intitulé, *Le Vent des Joas* est paru quelques années plus tard chez Gallimard dans la mythique Série noire... Comme quoi c'est parfois payant de suivre les conseils de nos grands anciens ! »

Yann Appery

« J'avais 21 ans lorsque j'ai écrit mon premier roman. Je le jugeais inabouti et impubliable. Pour moi, il partait dans tous les sens ! Mais mon père, lui, y croyait beaucoup. Il l'a envoyé lui-même à plusieurs maisons d'édition. Toutes ont refusé...

Face à l'échec, il ne s'est pas découragé pour autant. Il a écrit à l'un de ses amis, l'écrivain Serguine qui était à l'époque publié, par Gallimard, pour lui demander un petit coup de main. Ce dernier a envoyé mon manuscrit à Jérôme Lindon accompagné d'un petit mot personnalisé. Mais cela n'a pas mieux marché ! Il a refusé. À partir de là, c'est moi qui ne suis découragé. J'ai arrêté pendant un an d'écrire et puis il y a eu un second roman... et Lindon a accepté de le publier ! C'était le plus beau jour de ma vie... »

Nina Bouraoui

« Depuis l'enfance j'ai toujours été, attirée par les mots. À 15 ans, j'ai commencé à écrire des nouvelles ; étudiante, je suis passée au roman. Mon premier, *La Voyeuse interdite*, a été, écrit à cette époque-là d'ailleurs. Au lieu d'étudier, je passais mes nuits sur une vieille machine à écrire à taper mon texte. Et puis un jour j'ai décidé de chercher un éditeur. J'ai envoyé, mon manuscrit par la Poste à plusieurs maisons. J'ai eu des refus, mais pour ne pas me décourager, mes parents me cachaient les lettres négatives. Pourtant un beau jour, Gallimard m'a téléphoné. Mon manuscrit était soumis à plusieurs lecteurs, il fallait attendre leur verdict. Pendant trois semaines, ils me téléphonaient tous les jours à 15 heures pour me tenir au courant de l'évolution. Certains, dont Pascal Quignard, me soutenaient, d'autres pas. Étrangement j'étais très confiante, je savais qu'ils allaient accepter. Et cela s'est confirmé, puisque j'ai eu un rendez-vous. Quinze jours après la sortie de mon livre, Bernard Pivot m'a invitée à *Bouillon de culture*. Et puis il y a eu le Salon du livre. De nombreux lecteurs s'agglutinaient devant le stand Gallimard pour me, demander de dédicacer mon ouvrage ! C'était merveilleux. Pour finir, j'ai eu aussi le Prix du livre-Inter. François Gonet m'a téléphoné pour me donner rendez-vous à la Maison de la radio. Là, c'était la cerise sur le gâteau ! Je ne sais pas si j'ai eu de la chance, si c'était un concours de circonstances, la seule chose que je sais c'est que j'ai totalement la foi. »

Nicolas d'Estienne d'Orves

« Chez moi, pas de roman-fleuve émit à 7 ans, pas d'essai anthropologique machouillé à 15 ans ; ni poésie, ni ode, ni stances. Bref : nul fond de tiroir adolescent. En fait, j'ai rencontré, le roman par hasard ; disons que depuis il m'a bien rattrapé... J'écrivais des critiques au *Figaro littéraire* (articles lourds de conviction, comme il se (lait) et à force de m'inventer une opinion j'ai fini par tomber dans la fiction, la vraie. Une nouvelle, deux nouvelles, écrites sur des coins de table, très vite. Mes historiettes sont alors passées par les mains d'un ami, qui les a lui-même confiées à Hélène et Jean-Pierre

Oswald, deux éditeurs de leur état. Quelques mois ensuite sortait aux Belles Lettres *Le Sourire des enfants morts*. J'aurais peut-être dû m'abstenir, mais maintenant c'est trop tard. »

David Foerkinos

« J'ai commencé à écrire à l'âge de 20 ans. J'avais déjà écrit cinq ou six romans avant d'être édité. Je n'osais pas me lancer, je manquais terriblement de confiance en moi... Et puis un jour, je me suis décidé. J'ai envoyé par la Poste mon septième manuscrit. À l'époque, je travaillais dans l'édition, mais personne ne savait que j'écrivais, j'avais par ailleurs évité d'envoyer mon manuscrit aux maisons qui me connaissaient. J'en avais sélectionné cinq, les cinq que j'admirais le plus : Grasset, Stock, L'Olivier, les Éditions de Minuit et Gallimard. Pour la dernière, ma démarche fut un peu différente des autres. Je savais que Jean-Marie Laclavetine s'occupait régulièrement des premiers romans, je lui ai donc adressé, mon manuscrit personnellement. Je pense que c'est vraiment très important de s'adresser tout de suite à la bonne personne. Et puis quelques mois ont passé. Un jour, une personne du comité, de lecture m'a téléphoné : Jean-Marie Laclavetine voulait me rencontrer le 14 juillet au matin, pile le jour où je parlais en voyage de noces ! Je n'ai donc pas pu me rendre au rendez-vous... Un mois après, début septembre, il m'a pourtant rappelé et j'avais mon contrat ! Pour la petite anecdote, il a même fait lire mon roman à la femme de Kundera un écrivain que j'admire, énormément... »

Éric Fottorino

« Tout a commencé par quelques pages manuscrites au début de l'année 1988. J'avais 28 ans. On ne peut pas dire que j'étais précoce. La première phrase était "Depuis toujours j'ai su mentir", ce qui est encore vrai aujourd'hui. Le premier récipiendaire, de ces pages était un conseiller d'État nommé, Érik Arnoult dont j'ignorais encore, pas pour longtemps, qu'il sévissait plume à la main sous le nom Erik Orsenna. Il m'a conseillé de poursuivre, et cet élan m'emmena cinquante pages plus loin, si médiocres d'ailleurs que je reçus de lui ce conseil : crois à ton histoire, et évite de tout raconter trop vite.

Il fallait donner aux mots du temps et de l'air, de l'espace et du plaisir. J'ai tenté de le faire avec ce premier texte qui s'appelait *Rochelle*. Après deux séances de travail avec Claude Durand, ce dernier affirma qu'il aimait mon roman. J'ai demandé, s'il fallait encore retravailler. Il a répondu : "Non. Si on le touche, on l'abîme". Alors on l'a laissé comme ça, avec toutes les qualités d'un premier roman, à savoir ses défauts, ses envies de respirer. *Rochelle* est paru en Folio le 21 avril 2005... presque quinze ans après et sans retouche. »

Anna Gavalda

« C'était en 1998 je crois, j'avais participé, à plusieurs concours de nouvelles et les avais tous gagnés. Confuse et un peu intriguée, j'avais alors décidé de rassembler ces textes et d'en écrire quelques autres pour les envoyer à un éventuel éditeur. Je n'espérais pas être éditée, je voulais simplement en avoir le rieur net. J'attendais un signe. Une note de lecture, un conseil, un encouragement ou, au contraire une forme de découragement, bref l'avis d'un professionnel de la profession pour savoir si, oui ou non, j'avais une certaine légitimité à passer du temps devant un clavier plutôt que dans la "vraie" vie.

À l'époque, j'avais une maison en particulier dans le collimateur et n'ai donc envoyé qu'un seul manuscrit. Par la Poste, sans titre, et sans lettre de présentation. Hélas, j'ai été refusée sans le moindre commentaire. Dépitée, j'ai alors repris le chemin de la photocopieuse et envoyé mon manuscrit à plusieurs maisons. Des "grandes" (je n'avais plus rien à perdre) et de plus discrètes parce que j'aimais leur catalogue d'auteurs. Le surlendemain, j'ai reçu un coup de fil assez laconique de Dominique Gaultier du Dilettante qui me proposait de venir signer un contrat. Longtemps après, j'ai continué à recevoir des lettres de refus, toujours types, me signalant que les nouvelles étaient nu genre, invendable et qu'ils ne liraient même pas mon manuscrit puisque j'étais truc inconnue. Bon j'ai attendu presque un an avant d'être publiée et quand *Je voudrais...* est sorti, c'était déjà un peu abstrait pour moi. Tout sonnait un peu foutraque. Mon livre n'avait pas été annoncé aux libraires, mon titre était impossible à retenir et la couverture était tout à fait kitsch et décalée. Ce fut une aventure gaie et sans prétention. Le succès est venu peu à peu, Sans roulement de tambour ni trompette. En dilettante, quoi... J'ai eu de la chance, c'est clair.

Je suis restée dans la même maison d'édition comme une évidence. J'y suis bien ! J'ai un éditeur qui lit consciencieusement mes manuscrits, les corrige, m'aide, à progresser en écriture, imprime des livres qui sont aussi de jolis objets et, surtout, m'en offre beaucoup d'autres. Et de très bons. Grâce au Dilettante, j'ai découvert Henri Calet qui est devenu une espèce de modèle lumineux et troublant.

À cette époque, où je n'osais même pas imaginer être publiée un jour, je me souviens avoir feuilleté *Le Guide Lire de l'écrivain*. On pouvait y lire, les "Dix conseils d'Hemingway à tout jeune auteur". C'était formidable. Percutant et plein de bon sens. Aujourd'hui, je les ressers presque systématiquement à ceux qui s'adressent à moi. (Comme si j'étais Hemingway... la bonne blague...) De tête, voilà les plus efficaces, il me semble : "Soyez amoureux, lisez sans cesse, regardez la peinture, écoutez la musique, crevez-vous à écrire, n'écoutez que votre, bon plaisir, ne suivez aucun conseil et taisez-vous." Voilà. »

Régis Jauffret

« J'écris depuis l'âge de 16 ans. Avant d'avoir été publié, j'avais déjà écrit plusieurs romans, six ou sept peut-être. Et puis à 32 ans j'ai enfin été, publié. J'avais envoyé, mon manuscrit à une dizaine de maisons et c'est Denoël qui m'a fait une proposition de contrat. Néanmoins, mon livre a attendu deux ans (sans un tiroir avant de se retrouver en librairie. J'ai publié, ensuite chez eux trois livres et puis ils m'ont refusé le quatrième *Sur un tableau noir*. J'ai donc cherché un deuxième éditeur. Sept ans après, c'est Gallimard qui a accepté. Et puis plus rien. J'ai donc changé à nouveau d'éditeur et je suis passé, deux ans après chez Julliard. Ils ont accepté *Stricte In imité* mais ils ont refusé le suivant *Histoire d'amour* ! Je suis donc parti à la recherche d'un quatrième éditeur... Et là c'est Bernard Waller, qui, après l'avoir refusé quand il travaillait chez Denoël, l'a accepté chez Verticales, sa nouvelle maison d'édition. Une fois le livre publié, la critique unanime m'a couvert d'éloge. C'est à cette époque que j'ai pu observer, sans rancœur mais amusé, que tous ceux qui m'avaient dénigré à mes débuts m'encensaient aujourd'hui ! Si je peux donner un seul conseil aux jeunes auteurs : n'écoutez pas les éditeurs mais continuez toujours à suivre l'aiguille de voire, boussole... »

Christian Oster

« J'ai commencé à écrire sérieusement à l'âge de 23 ans. J'ai débuté par des nouvelles et puis je suis passé rapidement au roman. J'avais fait protéger chacun (les mes manuscrits, ceux d'ailleurs qui n'ont jamais été, publiés puisqu'ils étaient inaboutis. Ce réflexe de protection ne sert à rien, puisque l'on comprend très vite qu'aucune menace ne guette réellement les écrivains. Enfin, mon entrée dans le monde éditorial s'est faite par la voie du polar. J'ai d'abord publié trois romans policiers au Fleuve lion-. Quelques années plus tard, j'ai envoyé par la Poste un manuscrit aux Éditions (le Minuit. Jérôme Lindon m'a convoqué, non pour m'accepter, mais pour m'encourager à persévérer. J'ai suivi son conseil et les Éditions de Minuit ont accepté le suivant. »

Nicolas Rey

« J'avais 23 ans quand j'ai écrit *Treize minutes*. J'ai (j'abord demandé à ma sœur de relire mon manuscrit et de corriger mes fautes d'orthographe, puis je suis allé, photocopier ledit manuscrit quatre fois. Je ne voulais pas l'envoyer aux grandes maisons d'édition, je pensais que c'était inutile. Je l'ai donc adressé à quatre petites : Le Dilettante, Jean-Bernard Pouy (qui avait à l'époque un bureau chez Gallimard), à Florent Massot et aux éditions Valat. La semaine d'après, j'avais trois réponses sur

quatre sur mon répondeur ! J'ai signé, un contrat chez Vallot. Voilà, je constate que mon arrivée dans le monde éditorial est terriblement banale... »

Bernard Werber

« J'ai commencé à écrire *Les Fourmis* à l'âge de 16 ans. Je les ai terminées à 28 ans... Lorsque je suis parti à la recherche d'un éditeur, j'ai choisi d'envoyer ma prose par la Poste (soit I.W) pages au total). J'ai postulé dans une bonne vingtaine de maisons. Mais je n'ai eu que des refus... Cependant, je n'ai pas baissé les bras : j'ai tout réécrit. Deux maisons d'édition se sont alors manifestées : Flammarion et les éditions Olivier Orban. La première voulait seulement conserver une partie de mon travail, et la seconde m'encourageait à le réécrire, une fois de plus... Entre-temps, Francis Esménard, le P.-D.G. d'Albin Michel, m'adressa une lettre. Il n'avait pas lu mon roman mais l'un de mes articles : *Un seul cerveau pour toutes les fourmis du monde* rédigé dans *L'Événement du jeudi*. Il me félicitait, voulait prendre contact avec moi et me proposait d'écrire pour lui un essai sur ce thème. Abasourdi, je suis parti aussitôt à la rencontre de son chef de collection et je lui ai parlé de mon roman. Je lui ai expliqué rapidement que mon intention n'était pas un essai sur les fourmis, mais de faire publier mon roman. Je fus donc contraint et forcé de renvoyer mon œuvre au comité de lecture, d'Albin qui me refusa, une fois (le, plus... J'ai alors abandonné l'idée de me faire éditer. Je me suis lancé avec un ami dans la rédaction d'un essai sur la nutrition. Hasard de la vie ? Olivier Orban revient sur sa décision et me fait enfin une proposition pour mes *Fourmis*. Au même moment, Brigitte Massot d'Albin Michel qui a reçu mon essai me convoque à son tour et me re-réclame mon manuscrit sur les fourmis... Je l'informe qu'Olivier Orban m'a déjà fait une proposition de contrat, mais que je n'ai pas encore, signé. Au final : Olivier Orban et Albin Michel me proposent tous les deux un contrat. Comme Olivier Orban m'avait repéré le premier, j'ai décidé, par fidélité, d'accepter en priorité, son offre. Mais son manque d'enthousiasme et sa méconnaissance de mon roman m'ont rapidement fait changer d'avis. Je suis alors retourné chez Albin Michel et j'ai rencontré cette fois-ci Richard Ducousset. Il m'a reçu et m'a parlé pendant une heure de mon livre. Il l'avait lu, lui ! Et avec beaucoup d'attention... Cette conversation a été, décisive pour moi : j'étais enfin sûr d'une chose : je voulais me faire éditer par Albin Michel. Et depuis quatorze ans je leur suis fidèle... »

Max Monnehay

« *Corpus Christine* est le premier manuscrit que j'ai envoyé à (les professionnels, mais c'est aussi ma véritable première, œuvre, puisque avant lui ne se sont succédés, à intervalles irréguliers, que des ébauches de romans dont je n'étais pas très fière, je dois dire. Je crois que j'étais encore, trop jeune pour le gros chantier que constitue l'écriture d'un roman. J'ai conscience de ma chance : je n'ai pas eu à

subir l'angoisse de l'attente et l'horreur de la lettre, de refus, puisque tout s'est pour moi passé très vite. J'avais sélectionné une douzaine de maisons d'édition – les plus importantes – et leur avais adressé mon manuscrit, avec une lettre d'accompagnement, plutôt audacieuse :

Madame, Monsieur,

J'ai 25 ans et Corpus Christine est le premier roman que je soumetts à l'appréciation d'une maison d'édition.

J'ose espérer qu'il retiendra votre attention.

Je sais qu'il est parfois judicieux de résumer l'œuvre en quelques phrases, mais je, ne le ferai pas. D'abord parce qu'il est malaisé pour un auteur de synthétiser son propre travail, mais surtout parce que j'attends d'un bon éditeur qu'il prenne le temps de juger un écrit sans avoir besoin d'être alléché par une bande annonce forcément réductrice et souvent mensongère.

Il vous suffit de savoir que mon roman n'est pas une énième auto-fiction de jeune et jolie fille régurgitant en vrac pratiques sexuelles déviantes et expériences familiales traumatisantes.

Il vous suffit de savoir que ce que vous vous apprêtez à lire se veut différent de tout ce que vous avez pu lire jusqu'à présent.

Cordialement,

Max Monnehay

Les lettres-types, très peu pour moi. Très peu pour eux ? J'ai tenté le coup. Et n'ai pas eu à le regretter. Trois semaines après, je recevais un appel d'une lectrice d'Albin Michel, qui me faisait part de son admiration et m'assurait de son soutien à la prochaine réunion du comité de lecture. Dix jours plus tard, j'étais dans le bureau de Claire Delannoy, éditrice chez Albin Michel. J'ai tout de suite compris que nous serions sur la même longueur d'aride. ^{En} effet, je savais que mon manuscrit était un peu faiblard dans son dernier quart, et que des changements s'imposaient. C'est ce qu'elle m'a fait remarquer immédiatement. Formidable... C'est avec des gens comme ça que je veux travailler. Une heure après le début de l'entrevue, nous nous serrions la main. C'était signé. »

Eric-Emmanuel Schmitt

« Mon aventure éditoriale, s'est faite en deux temps. Il y a eu tout d'abord l'édition de ma première pièce de théâtre, puis celle de mon premier roman. Deux expériences radicalement différentes ! J'ai commencé à écrire très jeune. À l'âge de 11 ans, j'avais déjà fait une adaptation des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet pour le

club théâtre de mon collègue, ! Mais c'est à 16 ans que j'ai écrit ma première pièce qui s'appelait : *Grégoire ou pourquoi les petits poids sont-ils verts ?* J'avais déjà à l'époque le sens des questions fondamentales ! En fait, je l'ai écrite par défit. Nous cherchions en classe la prochaine pièce que nous allions jouer lorsque j'ai proposé, — sur un coup de tête que je ne regretterais jamais — de l'écrire ! J'ai lancé cette idée un peu à la cantonade un vendredi soir. Personne ne m'a cru. Mais le lundi matin, je suis arrivé avec le premier acte de ma pièce ! Une fois jouée dans le microcosme du lycée, je me suis rendu compte que j'étais réellement fait pour ça. Alors je me suis mis à écrire d'autres pièces qui étaient plus mauvaises les unes que les autres. J'étais devenu trop exigeant avec moi-même et je me suis rendu compte que mon écriture était un peu vide de vécu. Je n'avais aucune expérience humaine, ni philosophique. J'ai alors attendu d'avoir enfin quelque chose à dire... Puis, je suis revenu en 1991 avec *La Nuit de Valogne*. L'histoire de cette pièce est assez magique. Une fois le manuscrit achevé au lieu de l'envoyer à un éditeur, je l'ai adressé directement à l'actrice que j'admirais le plus à l'époque : Edwige Feuillère. Et non seulement elle l'a lu (ce qui était déjà extraordinaire pour moi !) mais en plus elle est tombée complètement sous le charme... Elle s'est alors occupée de moi et c'est elle qui m'a ouvert les portes du succès. Elle a été ma marraine de théâtre. Elle a appelé le directeur de La Comédie des Champs-Élysées en lui recommandant de lire, ma pièce. Puis, elle m'a trouvé un agent pour m'aider et deux ans plus tard *La Nuit de Valogne* était à l'affiche et mon texte publié, chez Actes Sud papier ! Mais il est vrai qu'à côté de la scène, la publication de ma première pièce ne m'a pas bouleversé outre mesure. En revanche, l'édition de mon premier roman m'a beaucoup plus marqué. À l'époque, je venais de terminer ma deuxième pièce de théâtre, *Le Visiteur*, qui remporta un énorme succès. Bernard Pivot m'avait alors invité dans sa célèbre émission littéraire et me dit à la fin de mon interview : "Est-ce que vous avez envie d'écrire autre chose que du théâtre ? Êtes-vous tenté par l'écriture romanesque ?" Et je lui ai répondu : "Oui, je viens de finir mon premier roman." Le lendemain, tous les éditeurs de Paris m'ont envoyé un coursier pour récupérer ledit manuscrit ! Mais comme j'ai l'esprit de contradiction, j'ai choisi le seul éditeur qui ne m'avait pas contacté : Albin Michel. J'avais repéré la façon dont les éditeurs s'occupaient de leurs auteurs, notamment d'Amélie Nothomb, qui était toute débutante à l'époque. Et mon sentiment s'est révélé être, exact puisqu'une fois entré dans cette maison je n'ai plus jamais eu envie d'en sortir ! Je leur ai donc remis mon premier roman, *La Secte des égoïstes*, qu'ils ont accepté de publier. Ils m'ont ensuite beaucoup soutenu même dans mes moments de doute (car il y en a eu quelques-uns) et ils m'ont aidé, à croire en moi et en mon destin c'est-à-dire celui de devenir un grand auteur ! Je leur dois beaucoup. »